

UN AMI DU PEUPLE

LE ROLE SOCIAL DU PRÊTRE

D'APRÈS LA VIE DE

SAINT PIERRE FOURIER.

DISCOURS PRONONCÉ

AUX FÊTES DE SA CANONISATION

par le R. P. COUBÉ, S. J.

SOCIÉTÉ DE SAINT-AUGUSTIN,

DESCLÉE, DE BROUWER ET C^{IE},

41, rue du Metz, LILLE. | 30, r. St Sulpice, PARIS.

<http://www.liberius.net>

© Bibliothèque Saint Libère 2017.

Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.

*Ce discours a été prononcé dans les chapelles de la
Congrégation de Notre-Dame, à Paris ; à l'Abbaye-
aux-Bois, 11 juin ; au Couvent du Roule, 16 juin ;
au Couvent des Oiseaux, 24 juin ; et à Versailles, au
Monastère du Grand-Champ, 7 juillet 1897.*

UN AMI DU PEUPLE

MES FRÈRES,

En élevant sur les autels un prêtre qui a beaucoup aimé le peuple et que le peuple a beaucoup aimé, l'Eglise nous donne une leçon admirablement appropriée aux besoins de notre temps : elle canonise cette charité sacerdotale aujourd'hui plus que jamais nécessaire pour faire pénétrer la vérité religieuse dans les cœurs. L'Eglise ne peut gagner le peuple à sa doctrine qu'en allant à lui les bras ouverts, le sourire aux lèvres, le cœur rempli d'une ineffable tendresse et d'une immense commisération pour les maux dont il souffre; elle doit imiter son divin Maître, le Prêtre par excellence, qui jetait à pleines mains ses bienfaits sur la foule, pour conquérir le droit de s'en faire écouter quand il parlait du Ciel.

L'Eglise a-t-elle compris ce devoir ? Sans parler de ses ennemis qui l'ont chargée de toutes les duretés et de tous les crimes, certains catholiques de nos jours ont reproché à leur Mère de n'avoir pas été au peuple dans les temps passés avec assez

d'amour et d'avoir réservé ses sourires pour les heureux de la terre. La vie des Saints donne à cette accusation un glorieux démenti, car elle nous montre en beaucoup d'entre eux les plus insignes bienfaiteurs des peuples qu'ils ont évangélisés. Parmi eux se distingue saint Pierre Fourier : sa vie est un des exemples les plus éclatants de la générosité avec laquelle l'Eglise a toujours compris et rempli son devoir maternel. En nous ouvrant le cœur de ce grand Saint qu'elle a formé de ses mains, c'est son propre cœur qu'elle nous révèle, tout pétri de dévouement et d'amour pour les hommes.

Voici en effet un humble curé de campagne qui nous apparaît comme le plus tendre ami du peuple confié à ses soins, et dont la bonté, dépassant les limites de sa petite paroisse de Mattaincourt, rayonne sur toute sa chère Lorraine. Voici un homme qui s'est totalement renoncé lui-même pour ne plus penser qu'aux autres, qui trouve que la vie est trop courte pour faire le bien et qui l'allonge héroïquement aux dépens de son sommeil et de ses repas, réduits dans une invraisemblable mesure. A son approche, la douleur s'enfuit ou devient plus clémente à ses victimes ; le sourire renaît sur les visages : sa vie entière n'est qu'une lutte obstinée mais sagace et méthodique, et le plus souvent victorieuse contre les misères spirituelles et temporelles qui l'entourent. Cœur véritablement épris de sacrifice, cœur débordant de compassion et d'amour, vrai cœur de prêtre, vrai cœur d'apôtre, vrai cœur de père ; tel fut le cœur de Pierre Fourier. Ah ! cet

homme, j'ai bien le droit de le proclamer un grand ami du peuple, à la face d'un siècle qui a plus souvent le nom du peuple sur les lèvres que dans le cœur. L'Eglise peut dire, en le montrant au monde dans la glorieuse troupe des Paulin de Nole, des Borromée, des Claver, des Vincent de Paul et de tant d'autres héros de la charité, qu'elle n'a pas attendu que le peuple fût souverain pour aller à lui, et qu'elle l'a aimé dans sa misère, et pour lui-même, alors qu'il n'avait pas encore de faveurs et de mandats à distribuer. Elle peut dire que tout prêtre dont le cœur bat à l'unisson de son cœur, est un *ami du peuple*.

Telle est, mes frères, la vérité qui ressort avec le plus d'éclat des faits que nous allons rappeler ; mais elle n'est pas la seule. Ouverte sur tous les horizons, la vie de saint Pierre Fourier projette de vives clartés sur un grand nombre de questions actuelles. Choissant parmi ces questions celles qui se rapportent plus intimement au rôle social du prêtre, et se groupent autour de cette idée centrale dans une large et puissante unité, nous verrons, à mesure qu'elles se découvriront à nous par leurs sommets, et que passeront dans notre récit les événements qui les éclairent, tout ce que la charité sacerdotale a pu autrefois, et ce qu'elle peut encore pour leur solution pratique. Daigne saint Pierre Fourier nous donner l'intelligence de cette vertu que nous allons voir se former en lui avec la piété durant son enfance, puis atteindre son plein développement dans son ministère pastoral.

I.

La bonté, mes frères, celle qui n'est pas une stérile sensibilité du cœur, mais qui s'épanouit en dévouement et en sacrifice de soi-même, est une noble plante dont DIEU a mis le germe au fond de notre nature, mais que l'égoïsme et les passions tendent constamment à y étouffer. Pour arracher ces herbes folles et cultiver la fleur céleste, il n'est que la main de la religion. Donnez-nous des hommes habitués à méditer sur le grand mystère d'un DIEU crucifié pour sa créature, attentifs à écouter la voix d'amour qui sort des plaies divines, ce seront des êtres de bonté, morts à eux-mêmes et avides de se sacrifier pour les autres. Pierre Fourier fut un de ces êtres d'élite ; s'il aima beaucoup ses frères, c'est qu'il aima beaucoup JÉSUS-CHRIST.

Ce n'est pas trop tôt pour l'homme de commencer à aimer DIEU dès son enfance, sur les genoux de sa mère. Qui ne sait l'importance des premières impressions de l'âme, lorsque, sortant de l'inconscience où la vie purement végétative l'avait renfermée jusque-là, elle s'entr'ouvre aux premiers rayons de la vie intellectuelle ! Oh ! les fortes et salutaires leçons que la voix, les sourires et les baisers d'une mère font si doucement pénétrer dans la naïveté d'une jeune âme, et que ses pieux exemples y gravent plus profondément encore ! Ces leçons, on les oublie parfois plus tard dans le stupide effarement de la vie ; mais d'ordinaire il suffit, pour les ressusciter, du regard maternel repassant devant

l'esprit à travers les brumes du passé, dans une heure de tristesse solitaire. Combien elles sont plus efficaces encore quand elles sont appuyées par une mâle autorité, et que le père s'unit à la mère pour accomplir l'œuvre sacrée de l'éducation ! Entre cette force et cette tendresse, l'enfant croît en sagesse et en grâce, comme JÉSUS à Nazareth, et il acquiert une robuste santé morale à l'épreuve des surprises de l'avenir.

Tel le petit Fourier, que DIEU avait donné à la Lorraine en 1565, grandissait à Mirecourt sous les yeux d'un père et d'une mère admirables chrétiens.

Dans la beauté de son limpide regard et dans la grâce de son parler, éclatait une pureté dont l'excessive délicatesse, prompte à s'effaroucher d'une ombre, rappelle l'innocence de son angélique contemporain Louis de Gonzague, plus jeune que lui de trois ans. Il n'est pas de plus digne préparation au sacerdoce qu'une pureté immaculée dès l'enfance. Les âmes avec lesquelles il doit traiter, et la blanche hostie qu'il doit toucher un jour, méritent bien de la part du futur prêtre ce regard lointain et ce respect infini.

Si la pureté de Pierre le rapproche de Louis de Gonzague, sa bonté et sa douceur rappellent un autre de ses illustres contemporains, saint François de Sales, né deux ans après lui. Non content de pardonner à ses ennemis, il se faisait leur défenseur. C'est ce qui arriva dans une scène charmante, où on le vit couvrir de sa gracieuse protection et entourer de ses petits bras, comme d'un bouclier, un de ses

camarades qui l'avait frappé au jeu avec une brutalité dont les autres voulaient faire haute et prompte justice. C'était le loup sauvé par l'agneau.

Mais que dire de sa piété, de la ferveur et du respect avec lesquels il servait la messe chaque jour, de son visage transfiguré quand il s'agenouillait à la sainte Table, et que l'incendie de son cœur irradiait ses yeux parfois baignés de larmes et empourprait ses joues enfantines ! Ses jeux mêmes indiquaient déjà l'orientation habituelle de sa pensée ; il n'en avait pas de plus cher que de monter à un petit autel, revêtu d'une aube et d'une chasuble qu'il s'était confectionnées lui-même ; il fallait le voir alors pontifier, — avec quelle gravité ! — donner sa bénédiction, et surtout faire le prône, premier bégaiement d'une éloquence qui devait un jour remuer si profondément les âmes, et qui faisait alors pleurer et sourire sa pieuse mère et les gens de la maison. C'est ainsi que son cœur s'épanouissait doucement à la vertu et à l'amour de DIEU.



Cet amour que la vie de famille a fait naître, la vie de collègue va l'aguerrir et, sans rien lui ôter de sa tendresse et de sa fraîcheur, lui donner plus de virilité.

Le collègue chrétien a en effet cet avantage d'enraciner profondément dans l'âme les frêles vertus écloses sous le regard maternel : il est la transition habilement ménagée entre la calme atmosphère du

foyer domestique et l'air vif ou chargé d'orages de l'émancipation, un premier apprentissage de la vie sociale où l'enfant, jeté dans la petite république de ses égaux, apprend, par un perpétuel frottement avec eux et par la soumission à ses maîtres, à se vaincre lui-même, à refréner les écarts de sa nature sans en comprimer les élans généreux, à résister aux influences moins saines, et à essayer sur les autres l'autorité naissante de sa parole et de ses exemples, en un mot à devenir un caractère. En même temps, grâce à l'entraînement de l'émulation et à la compétence de maîtres choisis, le collège donne à l'esprit cette culture et cette discipline intellectuelles qui lui permettront un jour de s'imposer aux hommes pour le bien.

Or, la maison d'éducation où Pierre Fourier, âgé de 13 ans, fut placé par son père en 1558, était merveilleusement apte à produire ces fruits dans son âme. C'était l'Université de Pont-à-Mousson, fondée par la Compagnie de JÉSUS depuis quatre ans, déjà en pleine prospérité et qui devait bientôt devenir si célèbre. C'est là qu'enseignèrent des hommes remarquables dont quelques-uns comptaient parmi les premiers savants de leur temps, tels Maldonat, le fameux théologien et commentateur de l'Évangile, Richeome, célèbre par ses controverses avec la Réforme et que son éloquente latinité avait fait surnommer le *Cicéron français*, Fronton du Duc, connu par ses beaux travaux de patrologie, et Sirmond, l'éditeur des *Conciles des Gaules* et de tant d'ouvrages des saints Pères,

consulté comme un oracle par tous les érudits de l'Europe, et qui devait être le professeur de rhétorique de Pierre Fourier. De cette maison sortirent d'illustres et saints prélats, d'excellents princes chrétiens et l'élite de cette population aux mœurs patriarcales et à la foi inébranlable qui fut l'honneur de la Lorraine à cette époque. Les historiens les plus graves s'accordent à dire que, dès ses débuts, l'Université de Pont-à-Mousson arrêta net les progrès de l'hérésie dans ce pays, et demeura au XVI^e et au XVII^e siècle le boulevard de la foi sur les rives de la Meuse et de la Moselle.

Le jeune Pierre apportait au collège une âme riche et malléable que ses maîtres surent forger et tremper suivant les fortes méthodes de saint Ignace.

Sous leur conduite, il devint rapidement un brillant écolier. Si, fidèle à la tradition de ses professeurs, qui est celle de l'Église, il comprit et aima dans les auteurs païens ces pages parfois si belles, si admirables, par la hauteur de l'inspiration et par la profondeur du sentiment religieux, qu'on peut les appeler *naturellement chrétiennes*, comme l'âme de leurs auteurs, suivant l'expression de Tertullien ; — s'il sut en extraire le suc littéraire et esthétique sans avoir à en redouter le poison, que des mains vigilantes en avaient éliminé pour lui, néanmoins, docile ici encore à l'esprit de ses maîtres et surtout de son illustre professeur le P. Sirmond, il eut toujours une prédilection pour les auteurs chrétiens. Les Pères grecs en particulier avaient

conquis son cœur ; et comme il était parvenu, au dire de son premier historien, à les comprendre « sans aucun truchement », il ne cessa jusqu'à la fin de sa vie de faire ses délices de leurs chefs-d'œuvre : aussi ses écrits sont-ils tout nourris de la moelle de ces grands génies, les Chrysostome, les Basile, les Grégoire de Nazianze.

En même temps que son esprit, son caractère et son cœur se formaient. La plupart des élèves de Pont-à-Mousson ne venaient au collège que pour les classes et les offices religieux, et ils vivaient le reste du temps par groupes plus ou moins nombreux dans d'honnêtes familles de la ville. Là, ils jouissaient d'une liberté relative qu'ils n'auraient pas connue entre les quatre murs d'une pension, et qui explique les pieux excès auxquels nous allons voir Pierre se livrer. Il ne profita en effet de cette liberté que pour s'adonner avec plus de fougue à l'étude de la science et de la vertu.

Cette pureté angélique que nous avons déjà saluée en lui s'épanouissait de plus en plus belle, parce qu'elle était de plus en plus méritoire : et il sut la défendre à l'occasion avec une énergie indignée. Un jour la Congrégation de Notre-Dame prendra pour armes parlantes un lis couché sur une croix. Mais ce gracieux et austère symbole, le saint Fondateur l'avait déjà, dès le collège, réalisé et vécu. Si le lis de son âme garda toujours une blancheur éblouissante, c'est qu'il plongeait toujours de sanglantes racines dans la mortification. Ses compagnons nous ont raconté ses nuits qu'il passait

étendu sur la planche ou sur des fagots, ses flagellations cruelles, son jeûne rigoureux et quotidien qu'il poussa jusqu'à ne plus prendre qu'un seul repas vers sept heures du soir, au point que son pauvre père inquiet dut accourir pour le supplier de mettre un terme, ou du moins une mesure à ses austérités. Mais ce chrétien de vieille roche, ayant entendu les arguments que lui présenta son fils en faveur de la mortification, s'y rendit et déclara qu'il ne voulait pas s'opposer aux inspirations de l'Esprit-Saint.

Le monde, mes frères, ne se laisse pas aujourd'hui si facilement convaincre. Loin de l'imiter, il blâme la pénitence des Saints. Il devrait comprendre pourtant que, s'il y a des hommes purs et désintéressés ici-bas, — et il faut bien qu'il y en ait, sans quoi la terre deviendrait inhabitable, — ils doivent se rencontrer surtout parmi ces généreux qui, loin de chercher le plaisir coupable, se retranchent le plaisir permis et vont au-devant de la douleur : morts à eux-mêmes, ils ne reculeront pas comme d'autres devant les sacrifices que demande la charité. C'est ainsi, sans parler de ses autres mérites, que la pénitence est une mystérieuse préparation à la compassion et à la bonté, tandis que la sensualité et la débauche font les cœurs égoïstes et cruels.

Pierre Fourier se préparait encore autrement à son rôle futur : par des communions fréquentes, par des prières prolongées et qui lui tenaient lieu des divertissements de son âge ; aussi, à quelque heure qu'on les interrogeât sur son compte, ses camarades

répondaient-ils invariablement : « Il étudie ou il prie. *Aut studet, aut orat.* »

Pierre avait trouvé à Pont-à-Mousson, dans le P. Jean Fourier, son cousin germain, un incomparable directeur, qui le poussa vers la plus haute perfection de cette main ferme et discrète qui devait un jour guider vers les mêmes sommets un autre saint, François de Sales. Jean Fourier eut cette gloire singulière de travailler à la formation de deux grands saints et de se faire aimer et vénérer de l'un et de l'autre.

Mais ce fut surtout dans les Exercices de saint Ignace que notre jeune étudiant s'enflamma d'amour pour DIEU et de zèle pour le salut des âmes. Aussi, plus tard, recommandait-il à ses enfants spirituels cette méthode si rationnelle et si puissante pour tendre à la sainteté ; c'était à la même époque où saint François de Sales disait que le petit livre des Exercices avait fait plus de conversions qu'il ne contenait de lettres.

Comblé des bienfaits de cette éducation chrétienne, Pierre voua à ses maîtres une tendre reconnaissance dont nous trouvons l'expression touchante en maints passages de sa volumineuse correspondance. Ces témoignages de son respect et de son amour, joints à ceux des grands Saints des trois derniers siècles, sont, vous le comprenez, mes frères, pour la Compagnie de JÉSUS, une très haute et très douce compensation aux outrages dont les ennemis de l'Eglise n'ont cessé de l'accabler.

Mais si vous avez tendrement aimé saint Ignacé

et ses fils, ô glorieux Saint, si vous avez proclamé que vous leur deviez beaucoup, votre sainteté leur a rendu au centuple le bien qu'ils ont cherché à vous faire. Vos maîtres vous vénèrent aujourd'hui dans le Ciel ; pour moi, il m'est doux d'être leur interprète sur la terre, et de célébrer une gloire dont vous me permettez bien de dire qu'un de ses rayons rejaillit sur ceux qui vous ont appris à mieux aimer DIEU et les hommes.



Arrivé au terme de ses études, Pierre, se sentant appelé à la vie sacerdotale, voulut se donner à DIEU avec cette plénitude dans la donation qui constitue la profession religieuse. Entré chez les Chanoines Réguliers de l'abbaye de Chaumousey en 1585, il y prononçait au bout d'un an les vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance. En 1587, il était ordonné prêtre ; puis il consacra encore dix années aux exercices de la vie monastique et à ses études théologiques qu'il fit à l'Université de Pont-à-Mousson.

Dix années d'études après l'ordination sacerdotale, c'est beaucoup : est-ce trop ? Le prêtre qui veut agir sur les âmes doit posséder une solide instruction, et par-dessus tout une théologie raisonnée, fondée sur une sérieuse philosophie, parce que chaque jour il aura à résoudre les difficultés qui arrêtent les intelligences au seuil de la foi : or, les réponses scientifiques ne s'improvisent pas. Le

prêtre du XVI^e siècle avait des protestants à éclairer, et Pierre Fourier en ramena un grand nombre en leur montrant autant de doctrine que de bonté. Le prêtre de nos jours aura des rationalistes, des athées et combien d'autres malheureux égarés ! S'il ne peut consacrer à des études préparatoires un temps aussi considérable que le jeune chanoine de Chaumousey, il doit se ménager des loisirs au milieu des affaires pour continuer à s'instruire toute sa vie et faire de plus en plus honneur à sa foi (1).

La profession religieuse ne fut pas non plus inutile à Pierre Fourier, ni un simple accident dans sa vie. Outre qu'elle le rendait apte à son double rôle futur de Fondateur et de Réformateur d'Ordres religieux, elle fut une préparation immédiate très efficace à son ministère pastoral : car, plus détaché de lui-même et du monde par ses trois vœux, il allait pouvoir se donner plus librement et plus généreusement aux âmes.

1. Saint François de Sales avait pris la résolution, même étant évêque, de ne point passer un jour sans apprendre quelque chose. Il recommandait vivement l'étude à ses prêtres : « Il n'y a pas, leur disait il, pour des ecclésiastiques, grande différence entre l'ignorance et la malice ; l'ignorance est même ce qu'ils ont le plus à craindre, puisque, en offensant DIEU, elle expose leur caractère au mépris de leurs ennemis. C'est pourquoi, mes très chers frères, je vous conjure de vaquer sérieusement à l'étude. *La science pour un prêtre, c'est le huitième sacrement de la hiérarchie de l'Eglise...* Quand est-ce que l'hérésie a tout lavagé, et que ses sectateurs ont triomphé dans notre malheureuse Genève ? C'est quand nous étions plongés dans l'oisiveté et l'ignorance. Voyant que personne n'était sur ses gardes et que nous nous contentions de dire simplement notre bréviaire, sans travailler à nous instruire, on a conçu le dessein de tromper la simplicité de nos devanciers et de nos pères, et on est parvenu à leur faire croire que jusqu'alors on n'avait rien entendu à l'Écriture sainte. »

II.

Pierre Fourier est maintenant prêtre, prêtre parfait, riche de science, riche de vertus, riche d'amour de DIEU. A quoi va-t-il dépenser tous ces trésors ? Il n'hésite pas longtemps, mes frères. Il prend son Évangile : il lui demande un idéal, et l'idéal s'offre à lui sous les traits du Sauveur prêchant à la foule, se mêlant à la foule, comblant la foule de ses bienfaits. Et voici la douce méditation qui, au matin de sa vie apostolique, vient enchanter et enthousiasmer son âme, et restera toujours vivante, lumineuse devant son regard jusqu'au soir de son long ministère de quarante-trois ans.

Il voit JÉSUS, quand l'heure de son ministère apostolique a sonné, dire adieu à sa tendre Mère. Il part, le bon Maître, il va se créer une famille, mais une famille immense, innombrable. Sa famille à Lui, c'est cette foule houleuse et bruyante qu'il recrute dans les carrefours et sur les grandes routes ; ce sont tous ces disgraciés de la nature pour qui la société n'a pas d'entrailles et qui viennent se réchauffer à son regard et se consoler près de son cœur. Entouré de leur troupe errante, il s'en va, le divin Compatissant, le visage rayonnant de bonté, avec des yeux où se reflète toute la pitié du Ciel pour la terre. Il s'en va, comme le lui dira un jour François d'Assise dans ses extatiques hardiesses, « ivre d'amour, vendu par l'amour, conduit à la main par l'amour, » vers toute misère qui sanglote et qui lui tend les bras. Enveloppée de son

charme, magnétisée par son regard, haletante sous sa parole, la foule grossit sans cesse, et les haillons, et les loques, et les béquilles, et les grabats où l'on porte les paralytiques, lui font un cortège comme on n'en vit jamais autour d'un triomphateur. Indiscreète, importune, la foule se presse autour de lui à l'étouffer, *a turbis comprimebatur* ; et quand, soucieux de sa dignité, les apôtres veulent écarter la foule et chasser les petits enfants, « Non, non, s'écrie l'Ami des hommes, laissez venir à moi les petits enfants ; laissez venir à moi cette foule qui souffre, et qui pour me suivre n'a pas mangé depuis trois jours : je l'aime et j'en ai pitié. Venez, oh ! venez à moi, vous qui peinez, écrasés du fardeau de la vie, et je vous soulagerai. » Et il n'attend pas qu'on vienne à lui. Lui-même se mêle à tous ces malheureux qui espèrent en lui ; il leur montre le Ciel bleu qui flamboie sur leurs têtes, le beau royaume où doit s'achever l'amour qu'il leur prêche et commencer le bonheur qu'il leur promet. Mais de ce bonheur il veut leur donner un acompte et un avant-goût ici-bas. Et voici que, sous son geste qui le bénit, le pain se multiplie ; sous ses doigts divins qui l'effleurent, la lèpre tombe et la chair flétrie refléurit souple et rose ; les yeux noyés dans la nuit s'enivrent de nouveau de soleil, et les béquilles volent dans l'air par-dessus les haies des chemins, et les paralytiques chargent allégrement leurs grabats sur leurs épaules, et la foule, tout à l'heure traînante et geignante, bondit de joie à ses côtés et dans le délire de sa reconnaissance lui crie :

« Hosanna au Fils de David ! béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! » et veut le créer Roi Ah ! le bon Maître ! comme il a bien mérité son triomphe ! comme il a bien mérité d'être roi, le plus populaire de tous les rois ! Ah ! le bon Pasteur ! ah ! le bon Père ! ah ! l'ami, le plus tendre ami du peuple ! Voilà comment il l'aimait, ce peuple : *Ecce quomodo amabat eum !*

* * *

Tel est, mes frères, l'idéal qui s'offrit à l'âme de Pierre Fourier, âgé de trente-deux ans, dans ses pieuses méditations ; idéal qu'il rêva de réaliser dans la suite de sa vie. A cette fin, il résolut d'accepter une charge pastorale, ainsi que l'y autorisait la règle des Chanoines Réguliers de Saint-Augustin. Comme il hésitait entre trois bénéfices qu'on lui proposait, il consulta son saint directeur, le P. Jean Fourier, qui lui répondit : « Si vous cherchez richesses et honneurs, choisissez Nomény ou Saint-Martin de Pont-à-Mousson ; mais si vous voulez plus de peine que de récompense, prenez Mattaincourt. » Il opta pour Mattaincourt le 27 mai 1597. C'était bien commencer ; c'était entrer dans la bergerie, non par la porte du mercenaire, mais par celle du bon pasteur, la porte de l'abnégation,

Mattaincourt était une grosse bourgade des environs de Mirecourt, qui jouissait d'une assez large aisance et d'une détestable réputation trop bien méritée. Son libertinage et son irréligion, son église

régulièrement vide le dimanche, tandis que les tavernes regorgeaient de monde et retentissaient de chansons folles, les scènes bachiques dont elle était le théâtre et qui dégénéraient souvent en scènes tragiques et en rixes sanglantes, en un mot, toutes les misères morales qui suivent l'abandon de DIEU, ne présageaient au curé qu'amertume et déboires. Ceux qui avaient le plus besoin de lui le voyaient venir avec dépit, surtout lorsqu'ils eurent appris que Pierre était religieux. « Que ferons-nous d'un moine ? clamaient-ils, nous ne voulons pas d'un moine ! » Pierre ne se laissa pas décourager par ces propos et ces dispositions hostiles, et il sut bientôt prouver aux fortes têtes de Mattaincourt qu'un bon moine pouvait faire un bon curé et se faire aimer comme un bon père.

Cette situation morale et religieuse de Mattaincourt ne vous rappelle-t-elle pas celle de ces tristes paroisses, comme il y en a trop de nos jours dans certaines parties de la France, où le pauvre curé, accueilli par l'indifférence ou l'hostilité de ses paroissiens, isolé dans son église ou son presbytère, réduit à prêcher dans le désert et à bénir d'éternels absents, ne sait à quel expédient recourir pour ramener son peuple qui le fuit, et se sent bientôt tenté de découragement ? Elargissez l'horizon : n'est-ce pas, hélas ! aussi à peu près la situation du prêtre en face de cette société jadis chrétienne et aujourd'hui à demi paganisée par l'esprit des révolutions ? Encore la vie du missionnaire en pays infidèle paraît-elle plus enviable, car il semble qu'on puisse

plus espérer des âmes neuves du paganisme que de nos tristes chrétiens endurcis par l'abus des grâces.

Et cependant, jamais, non, jamais le prêtre ne peut se laisser abattre ! Il doit penser qu'aucun de ses efforts ne sera perdu, qu'un jour une blonde moisson germera sur les sillons fécondés de ses sueurs : peut-être ne la verra-t-il que du haut du Ciel, mais cette espérance doit suffire pour l'inciter au divin labeur. D'ordinaire il peut même compter moissonner lui-même, au moins quelques gerbes magnifiques, il peut renouveler dans une large mesure le peuple dont il a la charge. Pierre Fourier transforma ainsi merveilleusement Mattaincourt en trois années. Pourquoi le prêtre de nos jours n'arriverait-il pas, plus ou moins vite, au même résultat ? Qu'il prenne pour modèle le nouveau Saint que l'Eglise lui propose et qu'il aille de l'avant !

Sans doute il est dans la vie des Saints une partie réservée et qui échappe à notre imitation. N'a pas qui veut la main des thaumaturges et le regard des prophètes. Mais tout pasteur peut reproduire dans sa conduite l'esprit de foi et de prière, le zèle des âmes, l'aménité dans les rapports, le tact admirable, la charité et le tendre dévouement qui ont fait de Pierre Fourier le modèle des curés. La sainteté est, avec la grâce de DIEU, la seule puissance qui puisse vaincre les résistances d'une humanité ombrageuse et jalouse de son indépendance : mais pour cela, elle ne doit être austère que pour elle-même, elle doit sous son nimbe divin montrer une face humaine et souriante. Les hommes sont ainsi faits qu'ils ne

consentent à se laisser sauver que si l'on en achète le droit en semant leur route de bienfaits temporels préparatoires à ce bienfait suprême, le don du Ciel.

Le prêtre doit donc passer sur la terre, comme son immortel modèle, le Sauveur JÉSUS, l'Ami des foules, en faisant le bien, les lèvres ointes de charité et de grâce, prêchant à tous la paix et le devoir d'amour. S'il ne peut multiplier le pain comme JÉSUS-CHRIST, s'il ne peut multiplier le blé comme le fit un jour saint Fourier, par un de ces beaux miracles qui facilitent singulièrement les conversions, il doit du moins s'efforcer de procurer à la société dans laquelle il est jeté, une somme de plus en plus grande de justice, d'ordre moral et matériel, et même de bien-être ici-bas (1). Et pour bien

1. L'Eglise a toujours cherché à procurer à ses enfants deux bonheurs distincts mais subordonnés, le bonheur *relatif* d'ici-bas en vue du bonheur *absolu* de l'autre vie. Le troisième Concile de Latran, tenu sous Alexandre III en 1179, motive un de ses décrets, portant sur l'enseignement, par cette belle raison que « l'Eglise, comme une bonne mère, doit veiller au bien des corps comme au profit des âmes de ses enfants pauvres. » *Quoniam Ecclesia Dei et in iis que spectant ad subsidium corporis, et in iis que ad profectum veniunt animarum, indigentibus sicut pia mater providere tenetur...* » (18^e canon).

Léon XIII dans son Encyclique *Rerum novarum* explique ainsi le rôle de bienfaisance sociale de l'Eglise : « Et qu'on ne pense pas que l'Eglise se laisse tellement absorber par le soin des âmes, qu'elle néglige ce qui se rapporte à la vie terrestre et mortelle. Pour ce qui est en particulier de la classe des travailleurs, elle fait tous ses efforts pour les arracher à la misère et leur procurer un sort meilleur.

» Et certes, ce n'est pas un faible appoint qu'elle apporte à cette œuvre, par le fait seul qu'elle travaille, de paroles et d'actes, à ramener les hommes à la vertu. Les mœurs chrétiennes, dès qu'elles sont en honneur, exercent naturellement sur la prospérité temporelle leur part de bienfaisante influence ; car elles attirent la faveur de

s'acquitter de ce beau devoir, il doit y jeter tout son cœur ; il doit aimer profondément, ardemment les hommes, et il les aimera ainsi s'il voit toujours leurs âmes à travers le sang de JÉSUS-CHRIST. Les aimant, il se donnera à eux tout entier ; aux autres tout ce qui épanouit, tout ce qui embaume, tout ce qui enchante la vie, et pour lui seul, si c'était possible, les privations et les fatigues. Partout où il y a une misère à soulager, c'est la place du prêtre : il doit s'y dévouer au prix de son repos, de sa santé et de sa vie, s'il le faut. Partout où il y a une ignorance à éclairer, une douleur à consoler, un malade à préparer pour le Ciel, c'est sa place : il doit accourir portant le baume, l'huile, la lumière. Partout où il y a des hommes prêts à en venir aux mains, c'est sa place : il doit les séparer puis les réconcilier ; et s'il tombe sur les barricades, sur le champ de bataille, au milieu des épidémies, il dit : Merci, mon DIEU ! et il demande au Ciel que son sang soit le dernier versé et que son sacrifice fasse reflourir la joie sur la terre. Ah ! c'est là un idéal austère, c'est une mort héroïque de la nature, c'est la sainteté

DIEU, principe et source de tout bien ; elles compriment le désir excessif des richesses et la soif des voluptés, ces deux fléaux qui trop souvent jettent l'amertume et le dégoût dans le sein même de l'opulence ; elles se contentent enfin d'une vie et d'une nourriture frugale et suppléent par l'économie à la modicité du revenu, loin de ces vices qui consomment non seulement les petites, mais les plus grandes fortunes et dissipent les plus gros patrimoines.

» L'Eglise en outre pourvoit *directement* au bonheur des classes déshéritées, par la fondation et le soutien d'institutions qu'elle estime propres à soulager leur misère ; et même en ce genre de bienfaits elle a tellement excellé, que ses propres ennemis ont fait son éloge. »

tout cela ! Eh oui, c'est la sainteté, mais à qui, grand DIEU, avez-vous dit : Soyez des saints ! si ce n'est d'abord à vos prêtres ?

Les hommes sont gagnés, mes frères, quand ils sentent qu'on les aime profondément et que l'on compatit à leurs maux ; et s'ils rencontrent cet amour et cette pitié chez un homme de DIEU, ils sont à moitié convertis. Or l'amour du nouveau curé pour la triste paroisse à laquelle il s'était donné sans réserve et qu'il avait promis à DIEU de ne jamais quitter, dépassait tout ce que l'on peut imaginer, et il éclatait dans toute sa conduite d'une manière si évidente que les plus mal disposés durent bientôt le reconnaître.

Dès la première cérémonie où il eut à parler en public, le jour de la Fête-DIEU 1597, il toucha ses auditeurs en leur déclarant que « comme DIEU se donnait aux hommes sans chercher d'autre intérêt que leur salut, ainsi se donnait-il à eux ce jour-là, non pour l'attente de leurs richesses, mais seulement pour le bien de leurs âmes, lesquelles résolument il voulait sauver, dût-il y perdre son sang et sa vie. » Quand on aime beaucoup, mes frères, on se plaît à le dire : on le dit à ceux qu'on aime, on le dit aux autres, on le dit parfois à tous les échos. Sans aller peut-être jusque-là, Pierre aimait lui aussi à parler de son amour pour ses paroissiens : assurément il en parlait au Ciel, conjurant DIEU de les épargner et de les bénir. Il en parlait aussi à la terre, et il se servait alors de termes qui sembleraient hyperboliques si l'on ne savait avec quel soin ce

modeste fuyait l'exagération. Il écrivait un jour : « Vous ne pourrez jamais savoir combien un curé aime ses paroissiens, si vous ne l'êtes vous-même. Toutes les comparaisons que l'on allègue d'une poule pour ses petits, d'une mère pour son enfant, n'expliquent pas assez, et tous les livres qui en parlent ne disent pas la moitié. » Mais ce que les livres ne disent pas, sa vie le disait avec éloquence. A une époque où la guerre, la famine et la maladie désolaient Mattaincourt, les religieuses de Châlons ayant supplié le saint Fondateur de se réfugier auprès d'elles pendant la tourmente, il leur répondit ces lignes admirables : « Comment pouvez-vous me conseiller, curé que je suis, d'abandonner mon peuple, et de ne pas vouloir mourir de faim avec eux, s'ils en meurent, et de ne pas me tenir avec eux au milieu des craintes et des dangers de peste qui courent maintenant, pour les consoler, pour les repaître des saints Sacrements et de la parole de DIEU, pour les exhorter à la patience et pour demander l'aumône pour eux auprès de ceux qui ont quelques moyens ? Mes bonnes Sœurs, si vous saviez ce que c'est que d'être curé, c'est-à-dire pasteur des peuples, père, mère, capitaine, garde, guide, sentinelle, médecin, avocat, procureur, intermédiaire, nourricier, exemple, miroir, tout à tous, vous vous garderiez bien d'approuver, ou de désirer, ou de demander que je m'absentasse de ma paroisse durant cette saison. »

En traçant ce touchant portrait du curé, Pierre s'était peint lui-même. Père, mère, médecin, avocat,

il est bien tout cela pour ses chers paroissiens. Rien de ce qui les touche ne le laisse indifférent. Il les attend sur le seuil de sa porte pour que tout le monde puisse le trouver plus facilement. Epanoui avec eux quand il voit que leur commerce va bien, que leurs récoltes sont abondantes, il s'attriste de tout ce qui les peine, il est inquiet avec les parents de la santé de leurs enfants. A la fin de sa vie, il écrira à sa paroisse au cours d'un de ses voyages : « Voilà quarante ans et davantage que je pleure avec vous quand je vous vois pleurer, et que je me trouve tout affligé, tout malade et tout incommodé quand je vois que vous l'êtes..... » N'est-ce pas la parole de saint Paul : « Qui de vous est malade sans que mon cœur ne soit malade par contre coup ? » De tout temps il y avait eu des pauvres à Mattaincourt : il y en eut surtout à certaines époques de la vie de Fourier, lorsque la guerre ravageait les moissons et ruinait le commerce. Le bon curé ne pouvait les voir sans en être ému, comme jadis son divin Maître. On vous a souvent fait remarquer, mes frères, ce mot de Notre-Seigneur : *Misereor supcr turbam*, J'ai pitié de la foule. Je n'en connais pas d'écho plus touchant que ces lignes écrites par Pierre Fourier à un officier de justice en faveur d'une pauvre veuve menacée de la prison, parce qu'elle ne pouvait pas payer la dette d'un beau-frère, pour lequel elle avait répondu : « Je prends pitié de mes paroissiens, je prends pitié de ceux que j'aime, je prends pitié de ceux qui m'aiment, je prends pitié des veuves et particulièrement de celles qui ont des enfants à nourrir dans

ces fâcheux temps, je prends pitié des affligés, je prends pitié de ceux qui sont gagés en leurs biens par des sergents de bailli, je prends pitié de ceux qui sont dans le danger de se voir appauvris et ruinés tout à fait par les dettes d'autrui ; et toutes ces formalités et misères se trouvent ramassées en cette pauvre femme ! » Et non content des démarches qu'il faisait pour ses pauvres, il leur distribuait de larges aumônes.

L'aumône, mes frères, il est des hommes de nos jours devant qui elle n'a pas trouvé grâce : elle leur semble une forme surannée de la charité, sous prétexte qu'elle humilie. Eh ! sans doute, on ne prétend pas qu'elle flatte celui qui la reçoit : le pauvre serait plus fier comme il serait plus heureux de trouver dans sa bourse les ressources qu'il demande à celle d'autrui. Qui le conteste ? Sans doute aussi il vaut mieux, quand on le peut, assister les indigents en leur fournissant un travail qui les relève et les honore à leurs propres yeux ; il faut les aider à contracter des habitudes de prévoyance et d'économie : ce sont là les principes élémentaires de la charité sociale. Mais enfin, malgré toute la bonne volonté et tous les efforts imaginables, il arrive fatalement que le travail devient parfois impossible, que les économies sont vite épuisées, et qu'à la suite de la maladie, de l'accident ou de la vieillesse, la misère s'installe au foyer des humbles. Alors l'aumône s'impose comme l'unique moyen d'écarter la faim et la mort : c'est un remède, un peu amer peut-être, mais qui vaut mieux que le mal dont il délivre.

Voilà pourquoi DIEU nous la recommande si vivement et lui donne de si magnifiques louanges dans l'Écriture. D'ailleurs, si elle humilie un peu, elle ne dégrade pas celui qui en a un réel besoin : il la reçoit toujours avec joie, surtout lorsque la délicatesse du donateur sait corriger et adoucir ce qu'elle a en effet de pénible ; il souhaite même d'ordinaire que cette petite humiliation se répète le plus souvent possible. Tel ce brave soldat dont il est parlé dans la vie de notre Saint. « Revenant de la guerre, nous dit le vieil historien de Fourier, avec plus d'appétit que de rentes », et passant par Matincourt, il va trouver le curé et lui demande à manger. Celui-ci lui baille deux beaux œufs frais qui sont aussitôt engloutis ; mais, en guise de remerciement, l'étranger lui dit : « Je m'étonne qu'un homme tel que vous ne donne pas davantage. » Souriant de cette familiarité, le bon curé lui apporte d'autres œufs, de bon pain, de bon vin, et le régale si bien que le brave militaire se retire enfin les larmes aux yeux, et en déclarant à son bienfaiteur « qu'il souhaite pour l'honneur de la sainte Eglise que tous les curés lui ressemblent. » Voilà un pauvre, mes frères, qui prenait allégrement son parti de l'humiliation de recevoir ; je crois que beaucoup de ses confrères lui ressemblent, et que si l'on faisait auprès d'eux un plébiscite sur la question, l'aumône en sortirait avec une majorité écrasante. Mais c'était surtout aux indigents de sa paroisse que P. Fourier réservait ses plus grandes libéralités. « Mes biens, disait-il, sont les vôtres. Venez, puisez

dans mes coffres comme vous puiseriez dans les vôtres, s'ils étaient pleins. » On devine si une pareille invitation lui attirait du monde. Il y avait en particulier deux jours de la semaine où la cour du pauvre presbytère présentait le coup d'œil le plus pittoresque : c'était un fourmillement de tous les miséreux, loqueteux, gens dépenaillés et portant bâton du pays, à qui Pierre distribuait lui-même des vivres, des hardes, quelques menues pièces d'argent et de bonnes paroles. Quant aux malades qui ne pouvaient venir, il avait pour eux de petites gâteries, de délicieuses surprises : si parfois poulets, cailles, perdrix, pièces de venaison et bouteilles de vin vieux, entraient chez lui, envoyés par des gens riches, les fines victuailles n'y faisaient pas long séjour et prenaient invariablement, toujours intacts, le chemin des soupentes et des taudis les plus abandonnés. Pour faire ainsi largesse aux malheureux, il fallait rançonner les riches, et le bon curé avait mille petites finesses d'une adorable ingénuité pour leur extorquer le superflu qui faisait vivre ses bons amis de la guenille. Mais c'était surtout lui-même qu'il rançonnait impitoyablement ; il s'arrachait jusqu'au nécessaire pour le donner. Il eut bientôt sacrifié jusqu'au dernier meuble du misérable presbytère, ne se réservant plus qu'une table de travail et une chaise d'osier qui lui tenait lieu de lit. Car il ne dormait que lorsque le sommeil venait le surprendre au milieu de ses études et incliner d'autorité sa tête sur ses livres. Jamais il ne mangea de viande ni ne but de vin pendant les quarante-trois ans de son ministère :

de l'eau et quelques légumes grossièrement apprêtés constituaient son unique repas, qu'il prenait plus strictement encore que jadis au collège, vers sept heures du soir, et qui ne rassasiait que sa faim et sa soif de mortification. Parfois il se reprochait cet affreux régal et s'en privait, restant ainsi quarante-huit heures dans un jeûne absolu. Mais tout ce qu'il se retranchait allait grossir le budget de ses pauvres : tout était pour son peuple, pour son cher peuple. Voilà, mes frères, de ces choses qui se voient dans le christianisme. Je n'ai pas entendu dire qu'on les ait signalées en dehors de lui, et que la libre-pensée, la franc-maçonnerie et le socialisme songent à lui disputer le monopole de ces sublimes renoncements.



Le curé de Mattaincourt n'eut pas seulement le dévouement de la charité, il en eut le génie. Remédier à l'infortune c'est bien, la prévenir c'est mieux. La tempérance, la sobriété, l'économie, l'union des cœurs, la vaillance au travail, sont des vertus qui ont pour effet d'écartier la misère : ce sont les moyens moraux, les plus nécessaires, les plus essentiels. Mais il en est d'autres, de l'ordre économique, qui ont aussi une grande efficacité et que le prêtre ne doit pas négliger, lorsqu'il peut s'en servir. On les a beaucoup étudiés et préconisés de nos jours. On les a appliqués avec succès, et c'est ainsi qu'on a pu dire des caisses rurales qu'elles ont une action moralisa-

trice qui peut rivaliser avec celle d'un bon sermon. Pierre Fourier pressentit l'importance de cette action et voulut en faire bénéficier sa paroisse. Pour assurer les nombreux négociants de Mattaincourt contre les risques du commerce, il créa une sorte de société de secours mutuels, avec une caisse de prévoyance, qu'il appela *Bourse de Saint-Èvre*, du nom du patron de la paroisse, et où il versa comme premier fonds tout son avoir : elle se grossit bientôt de dons et de legs importants. Elle était destinée à avancer aux petits patrons, aux commerçants, aux cultivateurs dans la gêne, les sommes nécessaires pour éviter la faillite, continuer ou relever leur négoce, acheter ou racheter leurs instruments de travail ; et ils n'étaient tenus au remboursement que lorsqu'ils étaient tirés d'embarras. On reconnaît là l'idée coopérative qui a présidé à l'établissement des caisses rurales et des banques populaires aujourd'hui si justement en honneur. Cette institution fut un bienfait pour les habitants de Mattaincourt, et elle en sauva beaucoup de ces subits revers de fortune qui jettent parfois dans la désolation les familles les plus honorables.

Je ne puis que signaler dans le même ordre d'idées une œuvre que Pierre imagina pour abréger, terminer à l'amiable ou empêcher les procès, toujours si ruineux pour les petites gens, une association de jurisconsultes destinée à rendre aux ignorants et aux pauvres les mêmes services que leur rendent aujourd'hui l'assistance judiciaire et le secrétariat du peuple. Si les malheurs de la guerre empêchèrent

cette institution de rendre les services qu'elle promettait, n'est-ce pas déjà une gloire, pour un modeste curé de campagne, d'avoir été le précurseur de nos plus savants économistes modernes, et d'avoir conçu, il y a trois cents ans, ces œuvres de crédit et ces institutions sociales que l'on a si heureusement reprises et développées de nos jours ? Rien n'est nouveau sous le soleil ; et la charité chrétienne n'a pas attendu d'être talonnée par les philanthropes de ce siècle pour s'occuper efficacement des intérêts matériels du peuple.

Ces intérêts matériels n'absorbaient pas la charité du bon curé. Il ne s'en occupait même au fond que pour avoir le droit d'entrer plus avant dans les cœurs et de leur faire un plus grand bien. Le prêtre, mes frères, est avant tout l'homme de l'au-delà, l'homme de l'éternité, l'homme du salut des âmes. Il doit vivre entouré d'une auréole surnaturelle qui le désigne au respect du monde plus encore que sa robe noire. Sa conversation, sa vie, suivant saint Paul, doit être dans le Ciel, il doit donner le Ciel aux âmes : cette charité supérieure est ce qui le distingue des simples philanthropes et assure la fécondité en même temps que la dignité de son ministère. Peut-être n'est-il pas inutile de rappeler ces vérités de nos jours. En face des œuvres économiques qui surgissent de tous côtés et des réformes sociales dont on discute partout les problèmes, un prêtre zélé ne peut rester en arrière, à l'écart ; il doit se mêler à une société qui marche ; il doit même la faire marcher vite et ferme dans les chemins de la vie morale,

qui sont d'ailleurs les chemins de la paix et de la prospérité sociales, et dont le terme radieux est la grande Cité divine, où n'entre pas la douleur.

Il faut donc que le prêtre aille au peuple, qu'il se mêle au peuple, qu'il montre sa soutane partout où elle peut paraître avec dignité ; mais c'est à la condition qu'il ne se laisse pas emporter par le courant d'une activité tout extérieure, que son zèle apostolique ne se réduise pas à une œuvre de bienfaisance purement humaine : qu'il lève les yeux plus haut que les programmes de la vie sociale et ne perde jamais de vue le programme de la vie éternelle, contenu dans son Evangile ; qu'il ne cesse de crier aux peuples étourdis et éblouis par les progrès matériels : Que sert à l'homme de gagner l'univers s'il vient à perdre son âme ? parce qu'au fond si son âme est sauvée, tout est sauvé, et si son âme est perdue, tout est perdu ! Oui, qu'il aille au peuple, DIEU le veut : mais pour cela il n'a pas à dénaturer ni à travestir son Evangile, à en faire un simple cahier des doléances, un code de revendications sociales ou socialistes ; il n'a pas à cacher sa croix, cette croix qui a sauvé le monde et qui peut seule le relever ; il n'a pas à l'enguirlander de fleurs rouges et de festons révolutionnaires ; il n'a pas à s'aventurer dans les voies périlleuses et bordées d'abîmes où les tribuns et les charlatans entraînent les foules grisées par des formules sonores, et éblouies par le miroitement d'un chimérique et injuste idéal ! Que le socialisme s'évertue à éveiller les convoitises des prolétaires, à exaspérer leurs rancœurs et leurs

jalousies en poussant au noir le tableau des misères dont ils ont cependant bien assez conscience, le prêtre, lui, se gardera bien d'attiser leurs passions en exagérant leurs droits, et n'hésitera pas à leur parler de leurs devoirs. Il a donc une mission sociale, un rôle social, et le plus considérable encore ; mais, pour le remplir, il n'a qu'à rester lui-même, prêtre de JÉSUS-CHRIST, homme de foi et de prière avant tout, homme de doctrine et d'action, homme de sacrifice et de charité, fidèle aux traditions glorieuses de ses devanciers, tout en adaptant les industries de son zèle aux besoins d'une société qui se transforme. Pierre Fourier comprenait ces besoins, et l'on a dit de lui qu'il ne fut jamais de *l'Eglise dormante*. Que le prêtre de nos jours l'imiter, qu'il aille au peuple comme lui avec une intelligence des temps, une tendresse et une abnégation immenses, puisées dans les plaies de JÉSUS-CHRIST.

Ne nous y trompons pas, si le monde s'attend à rencontrer en nous une grande sympathie pour les misères dont il gémit, il s'étonnerait que le zèle apostolique ne l'emportât pas sur ce sentiment humanitaire et n'en fût pas le régulateur autant que l'inspirateur. Le prêtre n'a de sens pour les foules que s'il est un homme surnaturel : si ce caractère faiblit en lui, elles soupçonneront à sa place une arrière-pensée d'intérêt personnel, d'ambition et de réclame, d'autant plus peut-être que ses œuvres de bienfaisance seront plus éclatantes.

Ces principes sont toujours vivants tout au fond des cœurs : mais il passe dans l'air un courant

d'idées qui pourrait les ébranler. Aussi doit-on se réjouir de ce qu'en Amérique, c'est-à-dire dans le pays d'où nous sont venues les formules les plus retentissantes et les plus hardies sur le rôle social de l'Eglise, on semble mieux comprendre aujourd'hui que le prêtre doit rester avant tout l'homme de DIEU, sous peine de faire plus de bruit que de bien. Dans un récent ouvrage, intitulé l'« *Ambassadeur du Christ* », le cardinal Gibbons élève la voix pour recommander au clergé américain l'esprit intérieur et surnaturel, et dénonce avec l'autorité d'un prélat bien placé pour le voir et qui sans doute l'a vu de près, le péril qu'il y a pour un prêtre à n'être plus qu'un brasseur d'œuvres sociales et philanthropiques.

Pierre fut le modèle de ces prêtres qui cherchent avant tout le salut des âmes. « Gagner une âme à DIEU, disait-il, rééditant une parole de saint Augustin, eh ! JÉSUS ! c'est plus que de créer un monde. » Aussi avec quel zèle hardi, mais toujours tempéré de douceur et de tact, il harcelait les pécheurs, ne leur laissant de repos que lorsqu'il les avait amenés à une bonne confession où prêtre et pénitent mêlaient souvent leurs larmes. Un jour qu'il portait le bon DIEU, poussé par une secrète inspiration de l'Esprit-Saint, il entra dans la maison d'un malheureux qui avait depuis longtemps renoncé aux pieuses pratiques de son enfance, et élevant devant lui le saint ciboire, et parlant au nom du bon Pasteur, il lui dit : « Je viens chercher ma brebis égarée ! » et il y avait dans sa voix et ses yeux tant

de majesté et de tendresse, que la pauvre brebis, éperdue et tremblante, revint, nous dit un vieil écrivain, au bercail, « où jadis, petit agneau, elle avait dormi en paix. »

Néanmoins, il y eut à Mattaincourt, comme jadis dans l'entourage du Sauveur, quelques récalcitrants, rebelles jusqu'au bout, que P. Fourier appelait sa *bande perdue*. Il y en aura toujours, et le prêtre de notre temps doit s'attendre à rencontrer de ces âmes sectaires et pharisaïques qui ne se rendraient pas devant la résurrection d'un mort. Mais ce fut la gloire de P. Fourier de réduire cette *bande perdue* à une minorité toujours de plus en plus faible et sans influence.

Quant au reste, à la très grande majorité de ses ouailles, il en fit une chrétienté modèle, que l'on cita bientôt comme la plus édifiante paroisse de la Lorraine. L'église jadis vide ne désemplissait plus le dimanche : on y accourait pour entendre la parole d'un saint, cette éloquence qui, sortie toute chaude de son cœur, allait enflammer tous les cœurs. On voulait jouir aussi des cérémonies magnifiques et des chants qu'il avait exercés lui même : la maison de DIEU était devenue bien réellement la maison du peuple. Par contre les cabaretiers, se voyant abandonnés par leur clientèle, avaient dû renoncer à leur industrie pour le plus grand bien de la morale, de la paix et de la santé publiques. Mais le plus beau triomphe du saint curé, ce fut à ses yeux de pouvoir offrir à Notre-Seigneur des âmes généreuses, capables des plus grands sacrifices. En dehors de la

bande perdue, il avait divisé ses paroissiens en trois catégories : les *commençants*, les *profitants* et les *parfaits* ; et il avait su inspirer à ceux des deux premières classes le plus ardent désir de monter jusqu'à la troisième. Tel ce pauvre enfant qui, cloué sur un lit de douleur, se réjouissait de souffrir quelque chose pour Notre-Seigneur, et disait à un religieux en lui montrant le crucifix avec un beau regard tout plein d'amour : Ah ! Lui, il a bien plus souffert que moi ! Or ce vaillant petit malade n'était qu'un *profitant*, et il disait modestement qu'il serait bien content si sa maladie lui valait d'être promu à la classe supérieure. Ainsi le bon curé avait su mettre l'émulation dans la piété, et faire régner l'amour de JÉSUS-CHRIST dans son peuple.

L'amour des hommes va de pair avec l'amour de DIEU. Au lieu des querelles et des haines d'antan, Pierre avait su, à force de tact et de délicatesse, créer à Mattaincourt un double courant : courant descendant de compassion et de charité, et courant ascendant de reconnaissance et de respect. Nous voilà bien loin des revendications haineuses de notre temps. Des hommes de révolte travaillent parmi nous à exciter les colères, à envenimer les blessures des cœurs, et rêvent de conduire un jour le prolétariat à l'assaut du capital et au pillage de la propriété. Pierre Fourier, lui, sut mettre l'union entre les pauvres et les riches ; un jour même il les rapprocha dans une rencontre d'une touchante originalité, où les seuls regards échangés furent des regards de sympathie fraternelle. Un dimanche matin il avertit

ses chers amis les pauvres d'aller secrètement au cimetière, leur promettant une agréable surprise. Puis, se rendant à l'église, où les gens de la classe aisée achevaient d'entendre la messe, il leur dit : « Mes bien chers frères, si vous voulez voir JÉSUS-CHRIST, suivez-moi. » Etonnés, les fidèles sortent avec lui ; ils arrivent bientôt au cimetière, et quelle n'est pas leur surprise de voir entre les croix des tombes et à travers le noir feuillage des cyprès, le bataillon minable qui s'avance vers eux. « Voici JÉSUS-CHRIST qui vient à vous, leur dit le curé : vous allez le nourrir, le vêtir, lui faire largesse. » Tous les cœurs étaient émus. On se partagea, ou plutôt on se disputa les pauvres, on les adopta et on les traita magnifiquement. Que dites-vous de ce fait, mes frères ? Il est bien simple sans doute, mais n'est-il pas beau dans sa simplicité ? Il suppose une foi et une naïveté que nous n'avons plus : il ne pourrait plus se reproduire de nos jours. Mais faut-il nous en féliciter ? Au lieu de ces deux groupes d'hommes qui s'avancent l'un vers l'autre pour fraterniser dans l'égalité chrétienne, entre ces croix de cimetière au pied desquelles ils seront bientôt couchés dans l'égalité de la mort, n'est-il pas effrayant de voir ces deux armées qui se regardent frémissantes et décidées, l'une à défendre impitoyablement ses droits, l'autre à tout détruire pour satisfaire ses appétits et ses rancunes ? Au lieu de la rencontre pacifique de deux amours inspirées par la religion, que n'avons-nous pas à redouter du choc de deux égoïsmes déchaînés à l'ombre des formules men-

teuses de fraternité et d'égalité révolutionnaires ? Qui nous rendra la paix ? Il est un homme qui porte la paix au monde dans un pan de sa robe noire,... un homme qui dit la paix, qui prêche la paix et qui fait la paix. Ah ! si les peuples pouvaient l'entendre ! si, dociles au précepte du CHRIST, ils savaient dire à genoux, les yeux au ciel et les cœurs à l'unisson : « Notre Père qui êtes aux cieux ! » s'ils voulaient se grouper autour de la Table sainte et se partager l'hostie de réconciliation et d'amour, oh ! comme ils se relèveraient transfigurés, étonnés de ne plus voir dans leurs yeux, à la place de la haine éteinte, que la flamme de la charité divine ! comme ils s'avanceraient plus forts et plus heureux dans la vie, la main dans la main et ne formant plus qu'un seul cœur et qu'une seule âme ! *Cor unum et anima una.* Un seul cœur, une seule âme ! le monde a vu cela une première fois, à l'aube du christianisme. Il a contemplé avec stupeur cette suave idylle sociale, épanouissement spontané d'un communisme religieux fondé, non sur les lois de fer de l'Etat, mais sur la loi d'amour de l'Évangile, partage non forcé, mais d'autant plus empressé, du pain matériel, inspiré par le partage ou la fraction du pain eucharistique. Et de nouveau on l'a vue, cette belle unité des cœurs, refleurir au XVII^e siècle dans un petit coin de la Lorraine, parce qu'un vrai prêtre avait passé par là, remplissant magnifiquement son devoir social.

Mais si tous s'aimaient à Mattaincourt, il était un homme à qui allait la plus grande somme d'amour

en même temps que la confiance et la vénération universelles. C'était l'auteur de toutes ces merveilles. Cet homme sans famille s'était fait une immense famille de toutes celles de sa paroisse : il y était entré par sa bonté et il y demeurait retenu par la reconnaissance. Il avait veillé sur leurs malades, pleuré sur leurs morts, consacré leurs mariages et béni leurs berceaux avec un aimable sourire d'aïeul. On l'appelait « le bon Père », et c'était un plaisir pour tous de lui serrer la main dans la rue et de lui confier ce qui les intéressait. Le spectacle était plus pittoresque lorsqu'il revenait de voyage : dès qu'on avait aperçu sa silhouette à l'horizon, les gens libres se portaient à sa rencontre dans la campagne pour le saluer affectueusement, et la troupe rentrait joyeuse au village, les uns lui demandant des nouvelles des contrées qu'il avait visitées, les autres lui contant la chronique du pays en son absence. Et parfois une pauvre femme malade, ou une mère inquiète tenant son enfant dans ses bras, se glissait dans la foule comme la femme de l'Evangile pour toucher le bas de sa robe, et presque toujours une vertu s'échappait de lui, qui avec la santé rendait la joie. Heureuse simplicité, heureux âge, heureux peuple qui avait trouvé un ami dans un Saint !

III.

Parmi les œuvres de charité de Pierre Fourier, il en est une qui mérite par son importance une place à part dans l'admiration de la postérité, parce qu'elle

devait s'étendre bien au-delà de sa paroisse et de son temps. Je puis d'autant moins la passer sous silence que les murs mêmes de cette maison et tous vos cœurs, mes bien chers frères, crient très haut que son bienfait subsiste encore parmi nous.

Les hommes perspicaces ont toujours attaché la plus grande importance à l'éducation. La vie de l'enfant en dépend et avec sa vie son éternité. Si l'homme mûr trahit trop souvent les espérances qu'il avait données au matin de sa vie, le vieillard revient d'ordinaire aux chemins où il a essayé ses premiers pas, et où il retrouve comme un lointain et très doux parfum de sa joyeuse enfance. Décisive pour la vie de l'écolier, l'éducation l'est par là même pour l'orientation morale de la société. Celui qui élève une génération se prépare une armée qui fera un jour triompher ses idées. Les maîtres de l'école sont les maîtres de l'avenir.

Voilà pourquoi l'âme de l'enfant est un enjeu autour duquel se sont toujours livrées de formidables batailles. Les hommes d'Etat la convoitent; les sectes religieuses ou irréligieuses la convoitent. L'Eglise aussi veut s'en emparer : seulement, quand elle en réclame la charge, c'est un droit qu'elle fait valoir, car DIEU lui-même lui a donné mandat pour enseigner la voie du salut à toute créature : et ce droit c'est pour le bien de l'enfance qu'elle veut l'exercer et non dans une arrière-pensée de domination égoïste et politique. L'Eglise est mère avant tout, et c'est parce qu'elle est mère qu'elle ne peut abandonner ses enfants au monstre de l'athéisme, à ce

Moloch qui tend ses bras d'airain et dilate ses entrailles de feu pour saisir et dévorer les âmes. Ah ! ces chères petites âmes d'enfants, elle veut les prendre pour les serrer sur son cœur avec un respect et une tendresse immenses, leur inspirer ses généreux sentiments, puis les jeter toutes blanches de pureté, toutes radieuses de joie chrétienne, toutes frémissantes d'amour entre les bras du CHRIST qui les réclame, et qui crie plus haut que jamais aux sociétés modernes ce qu'il disait aux foules de son temps : « Laissez venir à moi les petits enfants. » Ces pauvres petits, elle veut les armer contre les infâmies et les veuleries ambiantes, les empêcher de ployer un jour sous le poids d'une vie qui serait sans consolation et sans dignité, parce qu'elle serait sans espérance et sans foi : aussi la main levée vers le ciel, comme la mère des Machabées exhortant son plus jeune fils, elle leur dit de regarder toujours en haut, parce qu'il y a là-haut un Père qui les aime, un JÉSUS qui est mort pour eux, une Mère miséricordieuse qui les suit du regard dans ce val des larmes, et enfin une félicité qui les attend et qui compensera, et bien au-delà, les misères et les iniquités de ce monde. Voilà pourquoi l'Eglise souffre et pleure et proteste et fait retentir la terre de ses gémissements quand on lui enlève les enfants ; voilà pourquoi, tant qu'elle aura un souffle de vie, elle luttera pour en garder la tutelle.

Pierre Fourier avait l'esprit et le cœur trop larges pour ne point partager cette sollicitude de l'Eglise ; d'ailleurs ce qui se passait autour de lui était de

nature à lui faire apprécier davantage le bienfait de l'éducation religieuse. Il voyait le bien que l'Université de Pont-à-Mousson faisait à sa chère Lorraine en la peuplant d'hommes de foi et de caractère. Mais l'éducation supérieure ou secondaire ne s'adresse qu'à une élite. Or, c'était à la foule que Pierre pensait et qu'il s'intéressait par-dessus tout : il rêva dans son grand cœur de doter l'enfance des classes laborieuses des mêmes avantages de préservation morale et de formation chrétienne que les collèges et les universités offraient à la jeunesse des classes élevées.

Au moyen-âge, alors que la vie intellectuelle prenait dans les cloîtres et les universités de splendides développements, la force même des choses avait rendu plus difficile et plus lent l'avènement du peuple aux bienfaits de l'instruction. De grands efforts, il est vrai, avaient été tentés dans ce sens. Les Conciles provinciaux avaient recommandé et réglementé les écoles paroissiales où l'on apprenait les rudiments de la science humaine et de la foi. L'instruction primaire n'avait donc pas été négligée. Néanmoins elle n'avait pas encore reçu à la fin du XVI^e siècle cette organisation qui en devait rendre l'accès facile à tous et le succès certain. C'est ainsi que les idées n'apparaissent jamais du premier coup à l'état parfait. Mais après avoir été pendant quelque temps comme suspendues dans les esprits chercheurs, un jour vient où elles se cristallisent tout d'un coup dans un cerveau plus puissant, et donnent des systèmes bien définis.

Pierre eut cette gloire de réduire en une forte méthode pédagogique les idées et les expériences de ses devanciers. S'il échoua dans son projet d'une école normale pour les garçons, il ne faut pas s'en étonner : l'action d'un homme est subordonnée aux ressources dont il dispose, et il est des difficultés que le génie lui-même ne peut vaincre. Sans doute le terrain n'était pas encore préparé dans notre pays pour une entreprise que DIEU réservait au B. de la Salle et aux Frères des Ecoles chrétiennes. Mais il reste du moins à notre saint curé l'honneur d'avoir semé parmi nous l'idée qui devait y germer plus tard.

Il comprit aussi qu'il n'est pas bon pour l'adolescent, après avoir été nourri d'enseignements chrétiens jusqu'à sa première communion, d'en être sevré tout à coup et de s'éloigner de l'église en même temps que du catéchisme. Il souhaita et il tenta même d'établir pour les jeunes gens, pendant la période critique qui sépare l'école du mariage, un contact plus fréquent avec le prêtre. Ici encore il ne créa pas une œuvre bien définie, laquelle n'était d'ailleurs pas aussi nécessaire qu'elle l'est devenue aujourd'hui, où le patronage s'impose pour préserver la jeunesse de l'irréligion. C'était cependant un germe et comme un embryon de cette institution moderne. N'est-ce pas déjà beaucoup ? Ici encore nous retrouvons l'infatigable semeur d'idées, l'initiateur, le précurseur que nous avons salué dans le fondateur de la Bourse de Saint-Èvre.

Si Pierre n'aboutit pas dans ses efforts en faveur des

écoliers, il réussit pleinement à promouvoir l'éducation des filles : et la fondation de la Congrégation de Notre-Dame lui donna l'occasion de déployer ses hautes qualités d'organisateur et de pédagogue.

Dès sa première année de ministère à Mattaincourt, il avait trouvé des âmes qui semblaient l'attendre et qui lui demandèrent de les associer dans une œuvre d'apostolat. C'étaient de pieuses et vaillantes jeunes filles parmi lesquelles il faut distinguer Alix Le Clerc, celle qui devait être la fondatrice et la première supérieure de la Congrégation. Pierre, en les formant à la vie parfaite, ne leur révéla d'abord que par degrés la forme sous laquelle il voulait utiliser leur bonne volonté. Mais au bout d'un an, à la clôture d'une fervente retraite, il leur fit un discours où l'on retrouve déjà ses idées directrices en matière d'éducation. Après leur avoir dit qu'« il n'y avait pas de moyen pour elles de sauver plus de personnes qu'en instruisant les jeunes filles, » il ajouta ces paroles qui indiquent quelques-uns des caractères les plus importants de son œuvre : « Parce que DIEU a plus agréable que l'on soit obligé à cette instruction, en sorte qu'on ne puisse jamais la quitter, que d'enseigner aujourd'hui et cesser demain, il faudra, s'il y a moyen, trouver quelque façon de s'engager irrévocablement, et pour toujours ! Et enfin, attendu qu'il sera plus agréable à DIEU d'enseigner sans aucune récompense et pour l'amour de lui que de prendre de l'argent, il faut enseigner pour rien, pauvres et riches indifféremment. »

Ainsi Pierre indiquait déjà et dans la suite il

spécifia plus nettement encore que l'enseignement donné aux externes devait être gratuit. Cette gratuité a toujours été dans l'esprit et les traditions de l'Eglise. Elle a été vivement recommandée par les Papes et les Conciles provinciaux (1); et avant la Révolution, elle était la règle dans la grande majorité des maisons d'éducation. Mais la gratuité telle que l'entend et l'applique l'Eglise, diffère grandement de la gratuité moderne laïque. Celle-ci n'est qu'une fiction, un leurre ; au lieu d'être ce qu'elle s'annonce, un bienfait pour le peuple, elle est pour lui un fardeau. En effet, l'école étant soutenue, payée par les contribuables et ceux-ci appartenant pour la plus grande partie à la classe laborieuse, c'est sur cette classe en définitive que pèsent le plus lourdement les frais de l'écolage universel. La gratuité chrétienne au contraire, reposant sur les dons et les fondations de la charité libre, est un pur bienfait pour les classes ouvrières. Dans le premier cas ce sont les pauvres qui paient pour les riches, et voilà un merveilleux résultat de la Révolution ; dans le second cas, ce sont les riches qui paient pour les pauvres, et voilà l'esprit de l'Eglise.

1. Plusieurs Papes, entre autres Alexandre III, Innocent III, Innocent IV, et le 3^e Concile œcuménique de Latran (1179), dans un canon dont nous avons cité plus haut le magnifique considérant, prescrivent la gratuité de l'enseignement. De nombreux décrets dans le même sens sont rendus par des Conciles provinciaux, Chartres (1526), Evreux (1576), Tours (1583), etc. Les Etats de Blois tenus sous Henri III lèvent au nom du clergé un impôt sur chaque église cathédrale ou collégiale suffisamment prébendée, pour « l'entretien d'un précepteur, lequel sera tenu, moyennant ce, instruire les jeunes enfants de la ville, gratuitement et sans salaire. »

Il arrive parfois, et le fondateur avait prévu ce cas, que les écoles gratuites ne peuvent s'établir qu'à la faveur et pour ainsi dire à l'ombre des écoles payantes. Celles-ci soutiennent celles là. C'est toujours le même mécanisme de la charité chrétienne qui fait ici servir le surplus des jeunes filles de la société au bien de leurs sœurs plus humbles et moins bien partagées.

Pierre voulait aussi que ses institutrices fussent des religieuses. On oublie trop de nos jours, même dans des milieux chrétiens, la valeur des vœux de religion et ce qu'ils ajoutent de force et de beauté au sacrifice d'une vie consacrée à DIEU. Nous entendons dire parfois que le vœu diminue la spontanéité et l'élan de l'âme, que la règle l'enserme comme dans un étau, et qu'il y a plus de mérite à offrir chaque jour librement à DIEU le détail de ses œuvres à mesure qu'elles se succèdent, qu'à lui en faire en une seule fois et en bloc un don universel, irrévocable.

Or, c'est là une erreur que condamnent la théologie et le bon sens. De deux âmes en effet dont la vie pieuse et charitable est identique à tous autres égards, mais dont l'une est liée par des vœux de religion tandis que l'autre ne l'est pas, la première a donné à DIEU le capital en même temps que le revenu de son activité et de son dévouement : l'autre donne le revenu, mais s'est réservé le capital avec faculté de suspendre ses versements le jour où il lui plaira, et de porter alors son bien à un autre seigneur et maître. Quelle est celle dont l'offrande est la plus

généreuse et la plus agréable à DIEU ? C'est évidemment celle qui a tout donné sans se rien réserver, le capital avec le revenu, l'arbre avec ses fruits. Aussi l'Eglise célèbre-t-elle en termes magnifiques l'excellence des vœux de religion, et saint Thomas nous explique que leur émission produit dans l'âme les mêmes effets de purification et de sainteté que le martyre. Outre ce mérite et cette excellence dont le vœu pénètre et informe toutes les actions qu'il commande, il est clair qu'il assure l'âme contre sa propre mobilité, et donne ainsi aux œuvres auxquelles elle se mêle, une garantie de stabilité que n'offre pas le dévouement précaire d'une vie indépendante. Pierre Fourier pensait que, liées à DIEU, ses institutrices seraient liées avec plus de force et d'amour à leur humble mission auprès de l'enfance ; il savait aussi qu'elles l'exerceraient avec plus d'autorité, car le triple vœu met au front l'invisible auréole des holocaustes dont le monde, même le plus léger, perçoit vaguement la beauté et subit inconsciemment le prestige.

Telles étaient les idées de Pierre Fourier. Elles n'ont pas fait leur temps ; car si les formes accidentelles peuvent tomber dans l'Eglise, les principes restent debout, et les trois vœux sont les principes sans lesquels il n'y a pas de vie religieuse proprement dite. Certains esprits, hantés du désir de fonder un ascétisme plus adapté aux besoins de l'apostolat moderne et de donner à l'âme plus de liberté et plus d'air, appellent les vertus qui sont l'objet des vœux de religion, des vertus *passives*, oubliant que,

rien n'étant plus fécond, rien n'est plus actif que l'immolation. Sans doute, l'obéissance et les règles assujettissent et emprisonnent l'âme, mais c'est à peu près comme les voies ferrées qui, empêchant la machine d'aller à droite ou à gauche, la portent plus vite et plus droit au but et sont en réalité un progrès. On nous parle beaucoup de nos jours de besoins nouveaux, mais le plus pressant ne serait-il pas de revenir en bien des choses aux pieux principes que la société n'a désertés qu'à son dam ? Le besoin nouveau pour les institutrices, ne serait-il pas de s'inspirer des idées de simplicité et de piété que Pierre Fourier prêchait à ses filles, au lieu d'étudier et d'enseigner une psychologie et une physiologie dont l'ignorance jusqu'au jour du mariage n'empêchait pas nos aïeules et nos mères de comprendre et d'accomplir magnifiquement leurs devoirs, lorsque l'heure en était venue ?

On ne saurait trop, mes frères, dire l'importance de l'éducation chrétienne des jeunes filles. Sans doute elle est humble la vocation des religieuses vouées à cette œuvre. Elles n'apparaissent pas au monde avec l'auréole qui nimbe le dévouement de leurs sœurs gardes-malades. Se pencher sur des plaies hideuses, s'exposer au chevet des pestiférés, c'est beau, c'est héroïque : et former par milliers des jeunes filles capables de ce sacrifice, c'est une gloire que les autres religions nous envient et dont nous devons être jaloux. C'est le luxe de la charité catholique. Mais l'instruction des enfants est une nécessité. Aussi, pour être moins éclatante, l'œuvre des reli-

gieuses institutrices n'est ni moins belle ni moins agréable au Ciel. Elles aussi trouvent à dépenser ces réserves d'amour maternel que DIEU a mises au cœur de toute femme, que le vœu n'y a pas taries, mais dont il a seulement changé la destination. Elles les dépensent à élever, à christianiser de jeunes âmes. Or, il n'est rien de plus beau au monde, nous dit saint Chrysostome : telle était aussi l'idée de saint Pierre Fourier, qui composa un traité sur « l'art de conduire les enfants à JÉSUS-CHRIST. » Former des cœurs de jeunes filles à la vertu, leur apprendre le sérieux, la modestie et le dévouement qu'elles devront apporter un jour aux devoirs de leur état, préparer des femmes, des mères et des épouses chrétiennes, c'est une œuvre surnaturelle et sociale de premier ordre et dont personne, après une mère très chrétienne et qui en a le temps, ne peut mieux s'acquitter que la religieuse aux mains virginales et maternelles. Aussi, les âmes d'élite qui se sentent appelées à la vie parfaite, devraient se demander plus souvent si elles ne rendraient pas plus de gloire à DIEU en se vouant à l'éducation de l'enfance qu'en se consacrant au soulagement des misères corporelles, et se répondre avec sincérité en tenant compte et de leurs aptitudes et de la détresse de l'éducation. Notre époque a plus qu'aucune autre besoin d'institutions religieuses qui puissent lui donner ces femmes pures et pieuses, dont le nombre diminue parmi nous depuis les progrès de l'instruction laïque des filles. Lorsque, dans une société à moitié pervertie, la femme a oublié ses devoirs

religieux, cette société est perdue ; mais si la femme est restée chrétienne, il y a de l'espoir : c'est elle qui sera l'ouvrière de la résurrection, car elle élève dans le silence une génération saine qui balayera et remplacera bientôt une génération gangrenée.

Or, qui dira le nombre d'épouses et de mères chrétiennes sorties des couvents de Notre-Dame ? Et si nous jetons les yeux plus près de nous sur ceux qui nous entourent, qui ne sait le rayonnement de piété et de vertu qui les ont rendus chers et vénérables aux familles chrétiennes ? Ah ! que DIEU nous garde ces pépinières de femmes-apôtres ! Et vous, ô grand Saint, veillez sur vos filles, donnez-leur de pouvoir suivre toujours vos traditions de charité, et, comme don de joyeux avènement aux gloires de votre canonisation, déjouez les projets de l'enfer qui voudrait les expulser ou les spolie !

* * *

Outre sa Congrégation de Notre-Dame, une autre œuvre importante partagea, pendant les vingt dernières années de sa vie, la sollicitude du bon Père, et le força, à plusieurs reprises, de quitter sa paroisse, qu'un vicaire administrait en son absence. Ce fut la réforme des Chanoines Réguliers de Saint-Augustin, Ordre auquel il appartenait : il avait plus d'une fois gémi et personnellement souffert du relâchement qui s'y était glissé et dont sa conduite était la condamnation. Contraint par ses supérieurs ecclésiastiques d'accepter cette lourde charge, il se

dévoua à l'œuvre de la réforme avec son zèle et sa prudence ordinaires. Ayant écrit de sages règlements, il forma lui-même les novices qui se présentèrent pour les observer. C'était travailler de loin à la sanctification des âmes que ces religieux devaient un jour évangéliser, et c'était acquérir un nouveau titre à la reconnaissance de la Lorraine, où cet Ordre était surtout répandu.

La Lorraine, il l'avait toujours beaucoup aimée. C'était sa patrie, et tout saint a pour sa patrie ce tendre regard que JÉSUS arrêta un jour sur Jérusalem en pensant à ses malheurs. Il avait toujours veillé sur elle du fond de sa retraite de Mattaincourt; il avait été le conseiller, non officiel, mais le plus écouté de ses princes : plus d'une fois, par son habileté, il en avait détourné de grands malheurs politiques. Et puis il en était la gloire et l'édification. Aussi, partout où le conduisaient les intérêts de ses fondations et de sa réforme, était-il accueilli par l'amour et la vénération des peuples. D'immenses foules accouraient au-devant de lui, lui portant des malades à guérir et lui faisant de glorieux cortèges, insupportables à son humilité et dont il souffrait parfois à en pleurer. Mais la charité l'emportait d'ordinaire sur l'humilité, et on lui surprenait, on lui ravissait souvent de beaux miracles qui augmentaient encore et sa confusion et sa réputation de sainteté. Il n'était pas seulement le bon père de Mattaincourt, il était le bon père de la Lorraine.

Le jour approchait où cet homme de bien allait recevoir sa récompense, mais DIEU voulait ajouter

un nouveau fleuron à sa couronne. Son attachement inébranlable à la maison de Lorraine et la finesse avec laquelle il avait déjoué les projets de Richelieu, qui convoitait ce duché, l'exposant, lui et ses œuvres, au ressentiment du terrible ministre, il dut s'expatrier et se réfugia à Gray en Franche-Comté. C'est là qu'il passa les six dernières années de sa vie. Il en coûta à son cœur de vivre séparé de ses chers paroissiens. Il les savait éprouvés par la guerre, la famine, la maladie : le courrier lui apportait de navrants détails sur les épouvantables malheurs qui s'abattaient alors sur la Lorraine et dont Mattaincourt avait sa part sanglante. Aussi écrivait-il à ses pauvres enfants des lettres sublimes de foi où il leur montrait le Ciel après les douleurs de la terre, lettres toutes débordantes de charité et souvent baignées de ses larmes. Incorrigible aumônier, il leur envoyait aussi de l'argent et des dons en nature, qu'il prélevait sur la richesse de ses amis et sur sa pauvreté. Et parfois il les accompagnait de charmants billets comme celui-ci : « Petits présents d'un pauvre à des pauvres. J'espère que vous ne repousserez pas ces pots de beurre, que vous envoie pour les pauvres de la ville un autre pauvre sorti de chez eux. »

Ainsi cet homme qui avait passé en faisant le bien, s'éteignait loin du théâtre de ses glorieux travaux, persécuté, exilé, vaincu. Ceux qu'il avait aimés souffraient et il ne pouvait rien pour eux. Telle est souvent la destinée des grands hommes : triste et mélancolique, s'ils se sont recherchés eux-mêmes, mais consolée et glorieuse jusque dans

l'humiliation, s'ils n'ont voulu que le bien des hommes et l'honneur de DIEU. Ils ne la regardent pas comme un malheur : car elle a un autre nom dans l'Évangile, où JÉSUS-CHRIST l'appelle la béatitude des persécutions. Si la terre ne reconnaît pas leurs services, tant mieux ; la récompense là-haut en eût peut-être été diminuée : elle n'en sera que plus magnifique. Quant à leur œuvre, si elle tombe avec eux, il en reste cependant quelque chose, un grand exemple et des idées qui voleront par le monde, semences d'autres œuvres égales ou meilleures : tel le vieil arbre déraciné et couché par l'orage, et qui voit entre ses branches humiliées monter de vigoureux rejetons qui domineront un jour la forêt.

Ainsi Pierre Fourier accueillit ces épreuves. Loin de se décourager, il ne voulut même pas se reposer. Pour utiliser ses derniers loisirs, il descendait dans une pauvre classe où enseignaient ses frères, et lui-même se faisait maître d'école, s'asseyant sur un banc au milieu de la troupe turbulente des écoliers : et c'était alors un touchant spectacle de voir sa tête blanche et vénérable émerger d'un fouillis de petites têtes blondes penchées sur le livre où il leur apprenait à lire.

C'est ainsi qu'il resta jusqu'à la fin fidèle à sa belle devise : Ne gêner personne et faire du bien à tous : *Nemini nocere, omnibus prodesse...* et c'est le 9 décembre 1640 qu'il entra dans le repos, après les glorieuses fatigues d'une vie de soixante-quinze ans.

IV.

Si j'ai réussi, mes frères, à vous faire comprendre cette belle vie, c'est l'âme sacerdotale elle-même qui s'est révélée à vous avec ses idéales délicatesses et son inépuisable dévouement pour les hommes. Sans doute l'amour du peuple ne s'élève pas chez tous les ministres de l'Eglise à ce degré héroïque et donc exceptionnel qui a constitué la sainteté du curé de Mattaincourt. Mais je puis vous affirmer, au nom de tous les prêtres du monde, qu'il fait toujours vibrer profondément nos cœurs et qu'il est toujours aussi tendre, aussi fécond dans les entrailles de votre Mère.

Cet amour maternel, une haine sectaire le nie avec fureur et s'efforce d'en cacher la vue au monde, parce qu'elle sait bien que le peuple ne pourrait le voir sans y répondre par un égal élan d'amour filial. Elle représente l'Eglise comme une arriérée dans un siècle de progrès, et comme l'ennemie du peuple qu'elle a trop longtemps exploité et qui lui échappe.

Certes, si l'on prétend blesser l'Eglise par ces calomnies, on y a trop bien réussi : on a trouvé le chemin de son cœur, car il est intolérable pour une mère qui aime passionnément son enfant, de s'entendre traiter devant lui d'étrangère et de marâtre. Mais si l'on espère étouffer sa voix et lasser sa tendresse, on se trompe, car son cœur blessé proteste et elle criera si fort, que le monde devra bien l'entendre. Hardiment elle défie ses ennemis de montrer

des preuves d'amour et de dévouement pour les hommes comparables à celles qui constituent la trame de son histoire. Ce n'est pas elle qui traita le peuple de « *canaille, indigne d'être instruite et à qui il faut du foin et un aiguillon.* » Elle laisse ce langage et ces sentiments à Voltaire.

Pour elle, elle n'a pas attendu ceux qui s'imaginent de nos jours avoir découvert le peuple, et qui le courtisent parce qu'ils en espèrent quelque chose : bien avant eux, elle est allée vers son enfant, le cœur débordant d'amour, les mains pleines de bienfaits. Il est vrai, elle n'affiche pas des airs dédaigneux pour les privilégiés de la naissance et de la fortune. Elle va vers eux, car ils sont ses enfants comme les autres, rachetés par le même prix sanglant du Calvaire : elle va vers eux comme JÉSUS-CHRIST qui, après avoir béni la foule, acceptait l'opulente hospitalité de Béthanie ; elle va vers eux parce qu'ils souffrent, eux aussi comme les pauvres, des mêmes maladies, des mêmes deuils, des mêmes séparations, et souvent de douleurs morales plus aiguës et de catastrophes plus effrayantes, qui leur semblent réservées comme le rachat et l'expiation de la richesse ; elle va vers eux, car elle en voit beaucoup dans leurs rangs qui sont bons, purs, généreux et qu'elle veut rendre meilleurs, plus généreux et plus purs ; et quand elle va vers eux, c'est encore aux pauvres qu'elle pense : elle se fait mendicante en leur faveur, et nous voyons qu'en effet ses mains ont toujours été le plus large canal par où l'or des riches a passé pour tomber dans le sein des pauvres.

Mais si telle est l'attitude de l'Eglise envers les grands de la terre, si une attitude démagogique à l'endroit des familles où l'honneur et la générosité sont une tradition, serait une indigne lâcheté de sa part, il est cependant certain qu'elle a toujours eu comme son Maître un faible pour les petits et les humbles. A eux, quoi qu'on en ait dit, ses meilleurs sourires dans tous les temps, à eux ses libéralités royales, ses écoles gratuites, ses institutions économiques, ses hopitaux ; à eux le dévouement de ses infirmiers et de ses infirmières, sublimes volontaires et souvent victimes de la charité ; à eux le cœur d'un Paulin de Nole qui se fait esclave pour délivrer un jeune esclave et le rendre à sa mère, exemple si souvent suivi dans la suite par d'autres rédempteurs des captifs ; à eux l'héroïsme d'un Claver qui se fait et signe *esclave des nègres pour la vie*, d'un Borromée et d'un Belzunce qui affrontent la mort pour délivrer leur peuple de la peste ; et enfin de notre temps à eux le sacrifice d'un Damien Deveuster qui consent à devenir lépreux pour avoir le droit de soigner et de consoler de pauvres lépreux abandonnés dans une île de l'Océanie.

Avec de tels états de service l'Eglise a le droit de se tourner vers la foule et de lui dire : Oui, peuple, je t'aime ; je t'aime par le cœur de tous ces saints que j'ai formés moi-même et animés de mon esprit. Peuple affamé de bonheur, je veux ton bonheur ; je le veux dès ici-bas. Je ne te promets pas la félicité parfaite, qui serait une utopie, car cette terre sera toujours la terre des épines et des tombes, et mon

Maître m'a dit que les pauvres y mettront leur tristesse jusqu'à la fin des temps. Mais, écoute bien, ô peuple, si tu suis mes conseils, je te promets plus de justice et plus de charité ; je supprimerai ou je diminuerai celles de tes douleurs qui viennent de la division des cœurs, de la haine, de l'inconduite et des iniquités sociales ; et dès ici bas, ô mon enfant, ta vie sera plus douce, parce qu'elle sera fleurie de vertus, ensoleillée d'espérance, bercée par la voix des anges qui chantent la paix aux bonnes volontés de la terre. Et quant aux souffrances que ma tendresse ne peut éloigner de toi, je t'apprendrai à en tirer plus de profit que des joies terrestres elles-mêmes, et à les convertir par la résignation vaillante en titres à l'immortalité bienheureuse.

La résignation ! ah ! voilà un mot qui sonne mal aux oreilles de notre siècle. C'est la révolte que l'on applaudit et que l'on prêche aujourd'hui : on fait à l'Eglise un crime de parler de soumission et on lui reproche de n'avoir que des compensations d'outre-tombe pour l'humanité broyée par les injustices de la vie. Il est vrai, elle n'a rien de mieux à offrir que le Ciel et le moyen d'y parvenir : et c'est bien quelque chose : mais elle ne s'en tient pas là. A ceux qui cherchent le royaume de DIEU elle donne le reste par surcroît. Elle nous apprend d'abord à repousser virilement par l'effort, par le travail, par la vertu, plus de la moitié des maux qui accablent les oisifs et les vicieux : et ce n'est qu'ensuite, lorsque se présente le mal inévitable que nous n'avons pu écarter, qu'elle nous enseigne à nous incliner

noblement sous ses coups. Mais cette résignation, on le voit, n'est pas l'imbécile passivité du fataliste, qui, tombé à terre, ne sait pas se relever et se laisse broyer par les roues de la destinée. C'est une résignation mâle et féconde qui accepte l'épreuve comme le soldat accepte le mal de la guerre pour en tirer le gain de la victoire ; c'est une résignation qui marche au combat la flamme dans les yeux et des visions de gloire dans le cœur ; résignation joyeuse et chantante, ennoblie par l'amour du Père qui est aux Cieux et enthousiasmée par la perspective des couronnes qui s'agitent là-haut.

Et voilà comme les conseils de résignation finissent en un chant d'espérance, ce vieux chant dont l'Eglise berce l'humanité inquiète et douloureuse ; chant d'espérance, chant d'amour, oui, sans doute, mais aussi infailible promesse et verbe de vérité ! On ne peut promettre plus à l'humanité mais on ne peut lui promettre moins. Moins la jetterait dans le désespoir ; plus serait un mensonge, un mirage brillant peut-être, mais après lequel la déception n'en serait que plus poignante. L'Eglise, elle, ne promet que ce qu'elle peut tenir. Aussi vous l'avez toujours vue conduisant les peuples à la terre promise, mais faisant tomber la manne du Ciel dans nos déserts ; tantôt penchée sur la douleur, et tantôt debout, en avant, à la tête de toutes les réformes sociales et humanitaires.

Eh bien ! cet amour que l'Eglise témoigne ainsi à ses enfants, elle le verse dans nos cœurs le jour où elle nous fait prêtres pour l'éternité. Aussi nous l'aimons

ce peuple, notre peuple, le peuple de notre temps et de notre pays, de notre sang et de notre chair, nous l'aimons de tout notre cœur, de toute notre âme, de toutes nos forces, — comme nous aimons DIEU ! car il n'y a pas deux amours surnaturels ; il n'en est qu'un qui étreint dans le même embrassement son double objet sacré : DIEU et les hommes en DIEU. Nous l'aimons, et de tous les biens dont il est si jaloux et si fier, il n'en est qu'un que nous lui demandons, la liberté ! la liberté pour le mieux servir et nous dévouer de plus en plus à son bonheur. Nous l'aimons, et nous le comprenons ! Nous comprenons ses aspirations fougueuses vers la science et le progrès, et ses envolées vers l'idéal de justice — et nous y applaudissons, et nous y prenons part, et nous les voudrions plus audacieuses encore, et tout ce qu'il a obtenu jusqu'ici n'est rien pour nous au regard des radieuses conquêtes que nous entrevoyons dans l'avenir. Nous comprenons ses angoisses, et nous voulons les consoler. Nous comprenons ses maux et nous prétendons les diminuer, car si nous condamnons énergiquement l'utopie socialiste qui sacrifie les droits des uns aux injustes revendications des autres, nous appelons de nos vœux passionnés et nous préparons de tous nos efforts les réformes généreuses qui peuvent graduellement améliorer la condition des humbles. Enfin nous comprenons jusqu'à ses défaillances et jusqu'à ses enivrements coupables, et nous sommes prêts à faire tomber sur eux les pardons du Ciel.

L'ingratitude elle-même ne peut rien sur un tel

amour. Si elle pouvait quelque chose, il y a longtemps, il y a dix-neuf siècles qu'elle l'aurait tué dans sa source, dans le cœur même du Prêtre suprême qui fut abreuvé de cette absinthe amère. Mais l'ingratitude, loin d'affaiblir cet amour, le double d'une immense et douloureuse pitié. — « O prêtre, disait un jour un ouvrier en montrant le poing dans la rue à un digne frère de P. Fourier, ô prêtre, si tu savais combien je te hais ! » « Et moi, lui répondit celui qu'il apostrophait ainsi, et moi, mon ami, si tu savais combien je t'aime ! » Ah ! cet homme, il a bien exprimé notre sentiment à tous ! J'ose dire que nous nous reconnaissons dans cette parole. Oui, nous l'aimons ce peuple, même dans les heures de folie où il nous insulte ; et s'il en venait à nous mettre en croix, comme il fit jadis notre Maître, eh bien, plus près du Ciel, nous en profiterions pour appeler plus puissamment sur sa tête la miséricorde divine, — comme notre Maître !

Le 24 Mai 1871, tandis que le canon de l'émeute fratricide grondait dans Paris, et que sous les murs de la Roquette une foule avinée hurlait : Mort aux prêtres ! mort aux curés ! un prêtre, un curé de Paris (1) qui allait être massacré deux jours après, répondait à ces cris de haine par ces lignes écrites au fond de sa prison : « ... Que ceux qui sont ennemis aujourd'hui, demain soient d'accord, et que Paris devienne une ville de frères qui s'aiment en DIEU ! Que l'on dise aux paroissiens et aux enfants que je

1. M. Bécourt, curé de Bonne-Nouvelle. L'abbé Vidieu cite en entier ce beau testament dans l'*Histoire de la Commune*, p. 503.

meurs parce que j'ai voulu rester à mon devoir et sauver les âmes en ne quittant pas Paris. DIEU s'en est souvenu. Que mon sang soit le dernier versé! Je pardonne, je pardonne avec JÉSUS en croix! » — Voilà encore un homme qui a bien traduit nos pensées : voilà encore un digne frère de P. Fourier : voilà un vrai prêtre, un ami du peuple. Puisse enfin le peuple comprendre cet amour dont il est l'objet de notre part, et qu'aux rayons de cet amour fonde le mur de glace qui nous sépare de nos frères égarés! C'est par ce vœu que je termine, et par cet autre que me suggère le brave soldat dont je vous ai rappelé le trait : O bon Père, ô tendre ami du peuple, ô saint Pierre Fourier, puissent tous les prêtres, religieux et curés, vous ressembler pour l'honneur de la sainte Eglise et pour la paix du monde !

Ainsi soit-il.

